au moyen d'un boulon, aussitôt après l'introduction de la matière à distiller. Ce cylindre est placé dans un four en brique. Le produit gazeux de la distillation (le mercure) se rend dans un récipient entouré d'eau froide et, là, se condense. Le produit solide obtenu n'est point de l'*argent* pur; il renferme, suivant la composition du minerai, des quantités plus ou moins considérables de cuivre, de plomb, d'arsenic, d'antimoine, de nickel ou de mercure. On le débarrasse de ces impuretés en le traitant par le plomb d'œuvre.

— *Désargentation du cuivre noir.* On exploite dans les mines du Harz, massif montagneux de l'Allemagne du Nord, un cuivre argentifère, connu sous le nom de cuivre noir. Or, avant qu'on se fût décidé à traiter les mattes argentifères qui résultent de la fonte du minerai, on traitait directement le cuivre noir par deux procédés que nous allons exposer sommairement.

Le premier consistait à séparer l'*argent* du cuivre au moyen du plomb. Ce dernier métal, tenant l'*argent* en dissolution, était ensuite soumis à la coupellation. L'opération se conduisait de la façon suivante : on commençait par mêler le cuivre avec 3 pour 100 de plomb, en ayant soin de faire fondre le cuivre d'abord, puis d'y ajouter la quantité de plomb convenable. On agitait, afin d'obtenir un alliage bien homogène, puis on coulait en disques de $0^m,75$ de diamètre et de $0^m,08$ d'épaisseur environ. Ces lingots étaient soumis à une nouvelle fusion, qui devait être conduite avec le plus grand soin. L'alliage primitif se séparait par liquation en deux alliages nouveaux. Le premier, plus fusible que l'autre, renfermait un excès de plomb, et, si l'opération était bien conduite, l'alliage avec excès de cuivre, résistant à la température produite, demeurait solide. L'alliage fondu contenait 12 atomes de plomb pour 1 de cuivre, tandis que l'autre renfermait les deux métaux en proportion inverse. La liquation s'opérait dans un four spécial à flamme réductrice, et muni d'une sole présentant en son milieu une rigole par laquelle s'écoulait le premier alliage, qui était immédiatement coupellé. L'alliage riche en cuivre était maintenu sur la sole, puis soumis à une élévation de température qui faisait suinter le plomb argentifère à la surface de la masse. Ce plomb, sous l'influence d'une atmosphère oxydante, se transformait en oxyde, qui fondait et entraînait l'*argent*. Quand la litharge cesse de couler, on arrête le feu; puis, au bout d'un certain temps, on recommence l'oxydation, et l'on peut, après plusieurs coups de feu alternant avec des repos, séparer de la masse cuivreuse la plus grande partie du plomb argentifère. Les crasses de litharge, contenant l'oxydule de cuivre et l'*argent*, sont remises à la fonte avec les produits cuivreux et soumises à une nouvelle liquation.

Le second procédé, employé dans les mines de Croatie, repose sur l'amalgamation. Il comprend quatre opérations distinctes, qui se succèdent dans l'ordre suivant.

On commence par triturer au moyen d'un bocard le minerai préalablement porté au rouge sombre, puis on le réduit en poussière en le faisant passer entre deux meules horizontales.

Quand le minerai est suffisamment porphyrisé, on le mélange avec 5 pour 100 de son poids de pyrite de fer débarrassée de l'arsenic qu'elle contenait, puis on ajoute à la masse 12 pour 100 de chlorure de sodium fondu et pulvérisé. Ce mélange est étendu sur la sole d'un four à réverbère et porté au rouge sombre dans une atmosphère légèrement oxydante. On le maintient dans ce four durant sept à huit heures environ, ou, pour être plus exact, tant qu'on peut constater que la masse renferme encore du cuivre métallique. Ce grillage se termine par un coup de feu qui ne doit pas se prolonger pendant plus d'une heure, et qui a pour résultat de transformer les sulfates et les antimoniates en chlorures.

Lorsque cette seconde opération est terminée, on procède à l'amalgamation, qui a pour but d'enlever l'*argent* au cuivre noir chloruré. Pour ce faire, on place le cuivre humecté d'eau dans une tonne qui tourne sur son axe. Quand le mélange d'eau et de sel de cuivre a été soumis à une rotation de quelques heures, on ajoute environ un quart de la masse totale de mercure, puis on fait tourner le tonneau pendant une vingtaine d'heures; quand on est sur le point d'arrêter l'appareil, on prend soin de ralentir le mouvement pendant quelques minutes et d'ajouter un peu d'eau, ce qui permet de rassembler le mercure liquide.

L'amalgamation terminée, on soumet le produit à la distillation dans des appareils spéciaux, qui permettent de recueillir dans des récipients convenablement refroidis le mercure qui se volatilise.

— *Désargentation des mattes.* Depuis longtemps déjà, on a remplacé, dans quelques mines importantes, la liquation du cuivre noir par plusieurs méthodes que nous allons brièvement exposer.

Ces procédés, successivement adoptés dans un grand nombre d'établissements, portent le nom de leurs inventeurs et constituent quatre moyens plus ou moins expéditifs ou avantageux de retirer l'*argent* des mattes argentifères.

Le premier, dû à M. Augustin, repose sur la chloruration des mattes. M. Augustin commence par broyer les mattes, qui résultent, comme on sait, d'une première fonte du minerai, puis il les réduit en poussière impalpable. Ensuite, il transforme par voie sèche en chlorure d'*argent* une forte partie du métal précieux qu'elles contiennent, puis il dissout ce chlorure au moyen d'une solution chaude de sel marin. Le grillage s'exécute sur la sole d'un four à réverbère, à une température peu élevée, mais dans une atmosphère très-oxydante; l'agent de chloruration est le sel marin. Les sulfates métalliques qui résultent du grillage se transforment plus ou moins lentement en chlorures; ils sont plus ou moins volatils; aussi convient-il de bien régler la température, afin d'éviter une volatilisation trop rapide, qui amènerait une perte du métal précieux.

Lorsque la matte est convenablement chlorurée, on la soumet à des lavages méthodiques. La solution de sel marin enlève le chlorure d'*argent* à la matte grillée et chlorurée. Les acides arsénique et antimonique sont fixés par une lessive de soude et occasionnent une perte en *argent*, en régénérant le sel marin et des sels d'*argent* insolubles.

On termine cette série d'opérations en faisant passer le chlorure d'*argent* et les chlorures métalliques solubles par des cuves où l'on a placé du cuivre obtenu par voie humide. Dans ces cuves, les perchlorures de cuivre et de fer sont ramenés à l'état de chlorure, et l'*argent* se précipite. On recueille le précipité, puis on le soumet à la coupellation.

La seconde méthode est due à M. Ziervogel. Elle se différencie de la première en ce qu'elle supprime la chloruration. On traite par l'eau chaude l'*argent*, qui, après grillage de la matte, s'y trouve à l'état de sulfate. Ce lavage est d'autant plus long que la matte a été soumise à un plus long grillage. Pour abréger le temps que demande cette opération, on fait macérer la matte durant quelques heures dans une faible quantité d'eau. On emploie pour griller la matte un appareil d'une disposition très-ingénieuse et qui permet de maintenir la température au point où s'opère la décomposition des sulfates de fer et de cuivre. Il se produit durant cette opération un dégagement abondant d'acide sulfureux, qu'on utilise à la fabrication de l'acide sulfurique. On dissout dans l'eau le sulfate d'*argent* formé. Si la matte renferme de l'or, ce qui n'est point rare, on la soumet à l'eau de chlore, qui lui enlève ce métal précieux. On décompose ensuite le sulfate d'*argent* par le cuivre, puis le nouveau sulfate par le fer. Quant à la solution de chlorure d'or, on la traite par le sulfate de protoxyde de fer, qui met l'or en liberté.

Ce procédé, qui est en usage dans les mines du Harz depuis vingt-cinq ans environ, donne d'excellents résultats.

La méthode de M. Kersten consiste à griller la matte de concentration, contenant environ 70 pour 100 de cuivre, à une température suffisante pour décomposer tous les sulfates. On calcine le produit, on le triture avec soin, puis on le met digérer dans de l'acide sulfurique, étendu de son poids d'eau et maintenu à une température de 70° à 80°. On laisse refroidir après deux ou trois heures, et on obtient un dépôt de sulfate de cuivre. On lave les résidus, qui se composent de sulfate de plomb, d'oxyde de fer et d'*argent* métallique résultant de la décomposition du sulfate, puis on les soumet au travail que subissent les minerais de plomb argentifères.

Le quatrième procédé, fort usité en Hongrie, porte aussi le nom de fonte d'imbibition. On commence par faire fondre la matte, puis on la coule dans du plomb fondu, en ayant soin de bien mélanger la masse. La matte ne tarde point à se solidifier à la partie supérieure de la cuve de fusion; on l'enlève, puis une nouvelle croûte se forme, qui est, elle aussi, enlevée. Toutes les fois qu'on fait arriver une nouvelle coulée de matte, on ajoute une quantité convenable de plomb fondu. Quand on juge que le plomb a dissous une quantité suffisante d'*argent* pour pouvoir être soumise à la coupellation, on l'enlève, et on travaille cet argent à part.

Ce procédé, très-simple, présente l'inconvénient de ne point enlever aux mattes tout l'*argent* qu'elles renferment. On obtient un meilleur résultat, bien que peu satisfaisant encore, en faisant agir le plomb sur la matte dans le creuset du four où se pratique la fonte de concentration. Les mattes qui ont été soumises à cette opération doivent être ultérieurement traitées par un des procédés que nous avons indiqués ci-dessus; aussi n'utilise-t-on celui que nous venons de décrire que lorsqu'on est en présence d'un minerai très-riche; encore préfère-t-on ne pas se grever des frais d'une double manipulation.

* **ARGENT**, bourg de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à 47 kilom. de Sancerre; pop. aggl., 771 hab. — pop. tot., 1,425 hab. Ce bourg est dominé par la belle flèche d'une église ogivale et par un château à tourelles.

ARGENTAN, ANE adj. (ar-jan-tan — rad. *argent*). Se dit de certaines olives : *Olives* ARGENTANES.

* **ARGENTAN**, ville de France (Orne), ch.-l. d'arrond., à 50 kilom. d'Alençon, sur l'Orne, près du confluent de l'Ure; pop. aggl., 4,892 hab. — pop. tot., 5,725 hab. L'arrond. a 11 cant., 174 comm., 90,838 hab. Fabriques de vitraux peints; fabrication de cuirs auxquels les eaux de l'Orne donnent une qualité particulière, de toiles; broderie et couture de gants. Commerce de bestiaux, volailles et fromages.

— *Histoire.* «Argentan, dit M. Ad. Joanne, que les chartes du moyen âge appellent tantôt *Argentomagum* et tantôt *Argentanum*, est d'origine celtique. Toutefois, c'est seulement vers le milieu du Ve siècle que son nom figure dans l'histoire, ou plutôt dans la légende. Vers 430, saint Lain ou Latuin, premier évêque de Sées, vint y prêcher l'Evangile. Au commencement du XIe siècle, elle appartenait au comte d'Exmes. Henri Ier, roi de France, s'en empara en 1035, puis la rendit au duc Guillaume. Robert Courte-Heuse en releva les fortifications et fit construire le château vers l'an 1089. Philippe Ier, appelé au secours de Robert, en guerre avec son frère Guillaume le Roux, prit la ville en 1094 et la livra au pillage, après avoir massacré la garnison du château. Au XIIe siècle, le roi d'Angleterre la fortifia de nouveau. Le château et le donjon, commencés en 1132, furent achevés en 1134. En 1204, Philippe-Auguste, auquel Argentan avait ouvert ses portes, en donna la seigneurie à la famille Clément. Philippe le Hardi l'acquit en 1280, de Henri Maréchal III, pour la céder à la maison de Montmorency, d'où elle passa dans celle de Châtillon, qui la vendit en 1372 à Pierre, comte d'Alençon.

» Les Anglais, qui s'étaient emparés d'Argentan en 1417, en furent expulsés en 1449, par les comtes de Dunois, de Clermont et de Nevers, qui commandaient les troupes de Charles VII. Les Anglais s'étaient d'abord retranchés dans le château; mais « on tira contre la muraille, dit Monstrelet, une grosse » bombarde qui y fit un trou assez grand pour » y passer une charrette. Alors les François » assaillirent iceluy chasteau et entrèrent » dedans par ledit trou; mais lesdits Anglois » se deboutèrent diligemment au donjon, le» quel ils rendirent incontinent de paour d'es» tre pris d'assaut, et combien qu'ils deman» dassent composition, ils n'emportèrent chas» cun qu'un baston en son poing. »

» La vicomté d'Argentan avait été réunie à la couronne depuis 1525. Lorsque les guerres de religion éclatèrent, les calvinistes s'emparèrent d'Argentan; mais ils en furent bientôt expulsés. En 1568, ils se présentèrent en vain une deuxième fois sous les murs de la ville; n'ayant pu y pénétrer, ils brûlèrent, en se retirant, l'église Saint-Martin, bâtie dans un faubourg. Montgomery réussit à se rendre maître d'Argentan en 1574; mais cette ville lui fut enlevée la même année par le comte de Matignon.

» Les troubles de la Ligue se firent à peine sentir à Argentan, qui se rendit à Henri IV en 1586.

» Argentan a vu naître le poëte des Yveteaux, précepteur de Louis XIII. »

ARGENTARO, montagne de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans la chaîne des Balkans. Cette montagne, qui porte dans la géographie ancienne le nom d'Orbelus, est haute d'environ 2,500 mètres.

* **ARGENTAT**, ville de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Tulle, sur la rive droite de la Dordogne; pop. aggl., 2,019 hab. — pop. tot., 3,350 hab. Cette ville, ancienne dépendance de la vicomté de Turenne, est le centre d'un petit bassin houiller et le point de départ de la navigation de la Dordogne.

* **ARGENTERIE** s. f. — Encycl. Econ. domest. Pour entretenir en bon état l'*argenterie* qu'on emploie pour les usages domestiques, on doit, lorsqu'on s'en est servi, la laver successivement à l'eau bouillante, à l'eau chaude, à l'eau froide, la frotter avec une brosse et un morceau de flanelle et enfin l'essuyer avec un linge fin et une peau de buffle. Lorsqu'on veut enlever les taches faites par le contact des œufs, on la frotte avec un mélange de suie et d'alcool, ou bien encore on la fait bouillir pendant quelques instants dans un mélange d'eau et de cendres. Plusieurs fois par mois, on doit la nettoyer avec du blanc d'Espagne délayé dans de l'eau ou dans un peu d'eau-de-vie et enlever l'enduit avec une brosse douce, lorsqu'il est presque sec. Par ce procédé, on rend à l'*argenterie* son premier éclat. Dans le même but, on se sert d'un mélange de blanc d'Espagne, d'alun et de crème de tartre. On ajoute à ce mélange un peu d'eau, puis on en frotte l'*argenterie* avec un linge fin; après quoi on la lave dans l'eau pure et on l'essuie avec une peau très-souple.

Lorsqu'on veut vendre de l'*argenterie* ancienne, on doit la soumettre à un nouveau contrôle et la faire marquer de nouveau sous peine d'amende.

Quant à la fabrication de l'*argenterie*, nous en avons parlé à l'article ORFÉVRERIE, t. XI.

* **ARGENTEUIL**, ville de France (Seine-et-Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. de Versailles, sur la rive droite de la Seine; pop. aggl., 7,917 hab. — pop. tot., 8,389 hab. Vignobles; carrières de plâtre. Entre Argenteuil et Epinay, grotte druidique découverte en 1867. Le réseau des chemins de fer du Nord se soude à Argenteuil avec celui des chemins de fer de l'Ouest.

ARGENTI (Jean), écrivain italien, né à Modène vers 1564, mort en 1629. Il entra dans l'ordre des Jésuites, s'adonna à l'enseignement dans divers colléges, puis fut chargé par ses chefs de missions dans diverses parties de l'Europe. De retour dans sa ville natale, il y prit la direction du collége, qu'il garda jusqu'à sa mort. On lui doit un certain nombre d'ouvrages de controverse et de polémique, notamment : *Epistola ad Sigismundum, Poloniæ ac Sueciæ regem de statu societatis Jesu in provinciis Poloniæ ac Lithuaniæ* (Cracovie, 1615); *Proscriptio societatis Jesu ex regno Bohemiæ, Moraviæ, Silesiæ et Hungariæ* (Cracovie, 1620); *Duæ actiones, quas Auctor in Transylvania in generali omnium ordinum conventu habuit* (Cracovie, 1620).

* **ARGENTIÈRE** (L'), village de France (Hautes-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Briançon, sur un plateau qui domine le confluent du Fournel et de la Durance; pop. aggl., 49 hab. — pop. tot., 1,149 hab. « L'Argentière, dit M. Ad. Joanne, ainsi nommée à cause de ses mines de galène argentifère, s'appelait jadis ville d'Urgon. Cette commune se compose de 14 villages, dont le principal renferme les ruines d'un château et les débris d'une chapelle romane attribuée aux templiers. »

ARGENTINE s. f. — Techn. Poudre d'étain employée dans l'impression des tissus pour produire des effets d'argenture. On l'emploie aussi en Angleterre pour argenter le papier.

* **ARGENTINE** (CONFÉDÉRATION OU RÉPUBLIQUE). — A la suite des événements de 1853, Buenos-Ayres avait formé un Etat indépendant, sous l'administration éclairée et ferme du docteur Obligado, pendant que les autres provinces de la confédération formaient une république ayant pour président Urquiza, qui avait établi le siége de son gouvernement à Parana. Cet état de choses, sanctionné par les traités du 20 décembre 1854 et du 8 janvier 1855, dura jusqu'en 1859. Pendant ce temps, les deux Etats séparés vécurent en paix et virent se développer singulièrement leur commerce et leur industrie; toutefois, leurs rapports commencèrent à prendre un caractère de tension marquée lorsque, en 1856, Urquiza eut fait voter l'établissement de droits différentiels à l'importation, qui atteignaient directement le commerce de Buenos-Ayres. Dans les premiers mois de 1856, il se produisit dans les Etats de la confédération une vive agitation, ayant pour objet d'amener Buenos-Ayres à rentrer dans le groupe des Etats confédérés. Buenos-Ayres répondit par un appel aux armes et leva des troupes dont elle donna le commandement au général Mitre. De son côté, Urquiza se mettait à la tête de l'armée de la confédération, rencontrait Mitre à Cepeda, le 23 octobre 1859, et lui faisait essuyer une défaite complète. Cette victoire eut pour résultat de faire rentrer Buenos-Ayres dans la confédération, par le traité du 11 novembre suivant, et la constitution des Etats fédérés fut revisée (1860). A cette époque, Urquiza, dont les pouvoirs étaient expirés, eut pour successeur, comme président, Santiago Derqui, et il devint gouverneur de l'Entre-Rios, pendant que Mitre devenait gouverneur de Buenos-Ayres. Quelque temps après, une révolte ayant éclaté dans la province de San-Juan, le président Derqui envoya contre les révoltés le colonel Saa, qui prit et fit fusiller Aberastein, nommé gouverneur de la province, après l'assassinat de Virasoro par les révoltés. La conduite de Saa fut vivement blâmée à Buenos-Ayres, et l'opinion publique s'émut de voir que Derqui refusait de le désavouer. Une autre cause d'irritation fut le refus de la Chambre argentine de reconnaître la validité de l'élection des députés de Buenos-Ayres, qui n'avaient pas été nommés conformément à la loi fédérale. Mitre, d'accord avec la législature particulière de Buenos-Ayres, fit de l'admission des députés un cas de guerre, et la lutte commença. Derqui envoya contre lui le général Urquiza; mais celui-ci, qui ne tenait nullement à affermir le pouvoir de Derqui, négocia sous main avec Mitre et se retira dans l'Entre-Rios. Peu après, l'armée argentine était battue à Pabon (17 décembre 1861) par Mitre, qui força Derqui à abdiquer et qui devint président de la république Argentine (1862). Bartholomé Mitre assuma la tâche difficile de reconstituer le pays, d'y établir un pouvoir régulier accepté de tous les Etats et de développer sa prospérité matérielle. Esprit libéral, ayant les meilleures intentions, le nouveau président entra résolûment dans cette voie, mais non sans rencontrer plus d'un obstacle. Urquiza, à peu près indépendant dans l'Entre-Rios, y maintenait sa dictature; d'autre part, plusieurs provinces de la rive droite du Parana essayèrent, à maintes reprises, de rompre le lien fédéral; enfin le gouvernement commit la faute grave de faire une alliance avec le Brésil et Montevideo (4 mai 1865), pour combattre la république du Paraguay. Alors commença contre ce pays et son vaillant président Lopez une guerre terrible qui devait durer cinq ans. Mitre fut d'abord investi du commandement en chef des troupes alliées. Après avoir repoussé l'invasion paraguayenne, il porta la guerre sur le territoire ennemi, où elle se poursuivit depuis lors. Pendant les années qui suivirent, le recrutement de l'armée se fit avec une extrême difficulté; la

législature de Buenos-Ayres blâma la continuation des hostilités, qui épuisait le trésor et amenait une crise financière sérieuse. En 1867, le choléra apparut pour la première fois à Buenos-Ayres et ravagea le pays. En même temps, plusieurs provinces se soulevaient, et, pour y rétablir le calme, il fallut détacher une partie du contingent de l'armée du Paraguay. Cependant, grâce aux progrès constants de l'émigration européenne, aux chemins de fer mis en exploitation, aux routes tracées, le commerce général s'accroissait considérablement, et la confédération Argentine envoyait à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, des produits qui obtenaient des récompenses. Au mois d'octobre 1868, les pouvoirs de Mitre expirèrent, et le docteur Sarmiento fut appelé à le remplacer comme président de la république. Sarmiento s'était fait connaître par l'ardeur qu'il avait mise, soit comme ministre, soit comme écrivain, à propager l'instruction publique et à doter le pays d'écoles. Arrivé au pouvoir suprême, cet homme éminent poursuivit l'accomplissement de son œuvre civilisatrice, et la république Argentine fit de nouveaux progrès dans la voie de la prospérité. La mort de Lopez (1er mars 1870) mit fin à la guerre avec le Paraguay. Le 20 juin suivant, un traité fut signé entre le Brésil et la république Argentine, d'une part, et le Paraguay, vaincu et épuisé, d'autre part. Mais les vainqueurs ne tardèrent pas à entrer en conflit au sujet d'une question de frontière, à propos du Paraguay. Les relations diplomatiques furent rompues; la légation argentine quitta Rio-Janeiro le 30 septembre 1871, et, pendant quelque temps, on put craindre que la guerre n'éclatât entre les deux alliés de la veille. Mais Sarmiento, qui ne voulait pas lancer son pays dans une entreprise toujours désastreuse, quel qu'en fût d'ailleurs le résultat, chargea Mitre de se rendre au Brésil et d'y entamer de nouvelles négociations, qui aboutirent en 1872 à un arrangement. Pendant qu'avaient lieu ces complications extérieures, des troubles graves avaient éclaté dans une partie de la confédération. Au mois d'avril 1870, Urquiza, qui avait perpétué sa dictature dans l'Entre-Rios, avait été assassiné, et un des chefs du complot, Lopez Jordan, s'était à son tour emparé de la dictature, après avoir forcé les députés de l'Etat à le reconnaître comme gouverneur. Le président Sarmiento envoya contre lui un corps d'armée, qui, au bout d'une année de lutte, contraignit Jordan à quitter l'Entre-Rios; mais, en 1873, celui-ci y revint bientôt, recommença la guerre et tint campagne jusqu'au mois de décembre de la même année. A cette époque, il fut complétement vaincu et prit la fuite avec quelques-uns de ses partisans, abandonnant toute son artillerie et ses bagages. Cette nouvelle fut reçue avec la plus vive joie à Buenos-Ayres, parce que la défaite de Jordan, en assurant la tranquillité de la république, faisait cesser une cause permanente d'entraves pour le commerce et de dépenses onéreuses pour l'Etat.

En 1874, les pouvoirs du président Sarmiento expirèrent. Dans son dernier message au congrès, il constata les immenses progrès accomplis, au point de vue matériel et intellectuel, depuis son arrivée à la présidence. C'est ainsi qu'il put constater que les recettes du trésor, qui s'élevaient en 1868 à 60 millions de francs, montaient en 1873 à 100 millions 850,000 francs. Dans le même intervalle de temps, le nombre des émigrants s'était élevé de 39,000 à 80,000 par an; les machines auxiliaires du travail, au nombre de 5,630 en 1868, s'élevaient à 70,000 en 1873; les colléges, qui comptaient 1,006 élèves en 1868, en comptaient 4,000 en 1873. Dans le même intervalle de temps, environ 1,000 écoles publiques avaient été créées, et 140 bibliothèques populaires avaient été ouvertes; la consommation du papier, qui était de 12,000 rames en 1868, atteignit le chiffre de 200,000 en 1873, etc. Enfin, dans le même intervalle, la république avait vu se fonder un grand nombre d'établissements d'utilité publique.

Au mois de février 1874 eurent lieu les élections présidentielles. Trois concurrents se trouvèrent en présence pour remplacer le docteur Sarmiento; c'étaient le général Mitre, ancien président de la république; M. Alsina, vice-président en exercice, et le docteur Avellaneda. M. Alsina se retira bientôt devant ce dernier, que soutenait Sarmiento. Le jour de l'élection, Mitre l'emporta dans la province de Buenos-Ayres, la plus riche et de beaucoup la plus peuplée des treize provinces de la confédération; les douze autres votèrent pour Avellaneda. Le parti battu protesta contre ce résultat, obtenu, selon lui, par la fraude. L'installation du nouveau président devait avoir lieu le 12 octobre. Au commencement de ce mois, Mitre se mit à la tête de ses partisans, provoqua à Buenos-Ayres une révolution, à laquelle se joignirent Arredondo, Rivas et Borges. Sarmiento prit aussitôt des mesures énergiques et remit ses pouvoirs à Avellaneda le 12 octobre. Vigoureusement combattus, les insurgés furent dispersés. Arredondo fut fait prisonnier avec son armée par Rocca, le 5 décembre, et peu après Mitre fit sa soumission. La paix semblait rétablie lorsque, le 28 février 1875, survint à Buenos-Ayres un événement qui eut un grand retentissement. « D'anciennes prétentions s'étaient ranimées à l'avénement à la présidence de Nicolas Avellaneda, dit l'auteur de l'*Histoire de l'Amérique du Sud*. Les jésuites, agents actifs de l'oppresseur lors de la guerre de l'indépendance, avaient fui Buenos-Ayres en même temps que les Espagnols. L'Etat avait transformé les établissements abandonnés par eux en lycées et en hôpitaux; les pères étaient revenus discrètement, se gardant bien d'éveiller les soupçons et attendant patiemment que l'heure fût venue; ils démasquèrent subitement leurs batteries après l'élection d'Avellaneda, non moins dévoué à leur ordre, paraît-il, que l'archevêque de Buenos-Ayres, Aneiros. Les passions cléricales s'exaltèrent; les chaires retentirent d'attaques violentes contre « les » spoliateurs du clergé, les libéraux, les » francs-maçons, » etc. L'archevêque demanda formellement la restitution des immeubles devenus propriétés de l'Etat en 1816. La population s'émut au delà de toute expression. Le 28 février 1875, les étudiants promenèrent une bannière portant ces mots : *Protestation contre les jésuites*, et se présentèrent devant la maison de ces religieux. La considérant comme propriété nationale, ils demandèrent à en traverser les cours. La porte s'ouvrit. L'étudiant qui tenait le drapeau, jeune homme de vingt ans, nommé Suzini, avait à peine franchi le seuil, qu'il fut saisi par les jésuites embusqués, renversé à terre et complétement décapité par les lames réunies de leurs couteaux et de leurs poignards. Le camarade qui suivait fut frappé en pleine poitrine; un troisième reçut dans le ventre une affreuse blessure; d'autres encore roulèrent ensanglantés sur le sol. La foule, hors d'elle-même, se rua sur les assassins et les assomma sur place; le bâtiment fut mis à feu et à sac; après quoi on se porta, aux cris de : *Muerta a los jesuitos!* sur l'archevêché, qui fut fouillé de fond en comble; le prélat ultramontain avait fui, on ne le trouva pas. » Le 25 juillet 1875, le président promulgua une loi d'amnistie des plus larges au sujet de l'insurrection qui avait eu lieu l'année précédente, à l'occasion de son élection. Au mois de février 1876, le plénipotentiaire de la république Argentine signa avec les plénipotentiaires du Brésil et du Paraguay un traité de paix définitif, qui régla la dette, les limites de territoire et les questions relatives au commerce et à la navigation. Ce traité a eu pour conséquence le rappel par le Brésil du corps d'armée stationné à l'Assomption, l'évacuation de l'île de Cerrito, partie intégrante du territoire argentin, et le retrait des forces militaires de cette republique, qui avaient occupé la villa Occidentale. Le litige qui s'est produit depuis plusieurs années entre le Chili et la république Argentine au sujet de la possession de la Patagonie, et qui, à diverses reprises, a fait craindre qu'il ne fût la cause d'une guerre entre les deux puissances, a été l'objet de nouvelles négociations, qui paraissaient en 1876 devoir amener une terminaison amiable et prochaine. Enfin, cette même année, Jordan provoqua un nouveau soulèvement dans la province d'Entre-Rios; mais, encore une fois, il fut mis en pleine déroute, et, au mois de décembre 1876, la province était pacifiée.

La constitution fut revisée le 6 juin 1860. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu par la législature pour six ans. Il y a deux Chambres : 28 sénateurs et 86 députés. Chacune des provinces a son gouverneur, qui porte le titre de capitaine général; elle a aussi sa législature particulière. Pour jouir des droits politiques, il faut être propriétaire ou exercer certaines professions. Buenos-Ayres est la capitale de fait; mais la loi du 8 octobre 1862 n'a autorisé les autorités fédérales à y résider que pour cinq ans. En 1867, la Chambre des représentants voulut choisir Rosario pour capitale; mais le sénat s'y opposa. La même proposition fut encore discutée en 1872, mais elle fut de nouveau repoussée. D'après la nouvelle législation, la religion catholique n'est plus reconnue que comme religion dominante; les étrangers peuvent librement exercer un culte quelconque. L'instruction primaire est exclusivement confiée au clergé; l'Etat entretient deux colléges, où les jeunes gens peuvent acquérir l'instruction secondaire. L'armée compte, non compris la garde nationale, 2,612 hommes d'infanterie, 3,189 de cavalerie et 409 d'artillerie. La marine de l'Etat possède 28 navires de diverses dimensions, armés de 88 canons. La dette publique forme un total de 70,797,961 pesos fuertes, monnaie qui vaut 5 fr. 12. Le mouvement commercial, pour l'année 1875, a présenté les chiffres suivants : pour l'exportation, 271,789,560 francs; pour l'importation, 301,188,385 francs. En 1875, les diverses lignes de chemins de fer en exploitation donnaient un total de 1,584 kilomètres. Dans ces dernières années, le chiffre de l'immigration a diminué d'une façon notable; il est descendu, en 1875, à 42,060 immigrants.

Voici le tableau de la population, distribuée par province et par territoire :

PROVINCES.	NATIONAUX.	ÉTRANGERS.	TOTAL.
Buenos-Ayres	343,866	151,241	495,107
Santa-Fé	75,178	13,939	89,117
Entre-Rios	115,963	18,308	134,271
Corrientes	120,198	8,825	129,023
Cordova	208,771	1,737	210,508
San-Luis	52,761	533	53,294
Santiago	132,763	135	132,898
Mendoza	59,269	6,144	65,413
San-Juan	58,007	2,312	60,319
Rioja	48,493	253	48,746
Catamarca	79,551	411	79,962
Tucuman	108,602	351	108,953
Salta	85,958	2,975	88,933
Jujuy	37,353	3,026	40,379
TERRITOIRES.			
Gran-Chaco	»	»	45,291
Missiones	»	»	3,000
Pampas	»	»	21,000
Patagonie et colonie de Chubut	»	»	23,847
			1,830,061

ARGENTINO (Gaetan), jurisconsulte italien, né en 1662, mort en 1720. Il fit ses études de droit à Naples, où il exerça avec un grand succès la profession d'avocat. En 1714, il fut nommé par l'empereur Charles VI protonotaire, président du conseil royal, et il reçut en outre le titre de duc. Argentino fut emporté par une attaque d'apoplexie. Il travailla à l'*Histoire de Naples* de Giannone et publia les ouvrages suivants : *Relazione delle feste celebrate in Cosenza nelle nozze di Carlo II* (Cosenza, 1680) et *De re beneficiaria dissertationes tres* (Naples, 1707).

ARGENTINUS, fils d'Æsculanus. Il introduisit la monnaie d'argent chez les Romains.

* **ARGENTON-CHÂTEAU**, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Bressuire, sur une colline escarpée, au confluent de l'Ouère et de l'Argenton; 1,101 hab. Fabriques de serges, d'étamines, d'étoffes dites *burres*, de toiles et de coutils.

* **ARGENTON-SUR-CREUSE**, ville de France, (Indre), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Châteauroux, sur les deux rives de la Creuse, reliées entre elles par deux ponts; pop. aggl., 4,675 hab. — pop. tot., 5,274 hab. Fabriques de draps, papeteries, blanchisseries de toiles; filatures de laine; fabriques de tuiles et de poteries.

Cette ville est très-ancienne. Au temps de la domination romaine, elle commandait une voie qui, partant de Nantes, conduisait à Bourges et à Néris. La cité fut détruite de fond en comble par Waïfre, duc d'Aquitaine, mais relevée immédiatement de ses ruines et constituée plus forte que jamais par Pépin, qui y installa un gouverneur. En 1020, elle tomba aux mains d'Eudes l'Ancien et subit dès lors les diverses fortunes du Berry.

ARGENTON (Marie-Louise-Madeleine-Victoire LE BEL DE LA BOISSIÈRE DE SERY, comtesse D'), une des premières maîtresses du Régent, née à Rouen, d'une famille noble, vers 1680, morte en 1748. Elle fut élevée à l'abbaye de Gomerfontaine, qu'elle quitta bientôt pour entrer chez Madame comme fille d'honneur. Elle inspira au duc d'Orléans une violente passion et se laissa séduire; elle devint enceinte, dut quitter le service de la duchesse, et son amant lui donna un appartement au Palais-Royal. Elle fit reconnaître et légitimer son fils (1706) et obtint de son amant la terre d'Argenton, dont elle prit le nom avec l'autorisation de Louis XIV. Elle resta constamment en dehors des intrigues de la cour et sut retenir longtemps près d'elle le duc d'Orléans, qui cependant ne se piquait point de fidélité. Elle fut quittée par ce prince vers 1712 et épousa secrètement un officier aux gardes, le chevalier d'Oppède. Devenue veuve en 1717, elle vécut à Paris et à Argenton, au milieu d'une société choisie.— Son fils fut fait général des galères en 1716, grand prieur de France en 1719 et grand d'Espagne en 1725. Il mourut en 1748, quelques mois après sa mère.

* **ARGENTRÉ**, bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. de Vitré, sur une hauteur environnée d'étangs qui forment un des bras de la Vilaine; pop. aggl., 511 hab. — pop. tot., 2,173 hab. Vieux manoir du XVe siècle, connu sous le nom de château du Plessis.

* **ARGENTRÉ**, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. de Laval; pop. aggl., 640 hab.— pop. tot., 1,564 hab. Carrières de marbre.

* **ARGENTURE** s. f. — Encycl. *Argenture des glaces.* Parmi les divers procédés au moyen desquels on parvient à argenter les glaces, nous en indiquerons deux : celui de Liebig et celui de Petit-Jean. Liebig faisait fondre 10 grammes de nitrate d'argent, qu'il mêlait à 200 grammes d'eau distillée, additionnée d'une petite quantité d'ammoniaque. Il ajoutait peu à peu une certaine quantité d'une lessive de soude bien exempte de chlore; il se formait alors un précipité brun noir, qu'il faisait disparaître au moyen de quelques gouttes d'ammoniaque; puis il versait goutte à goutte une dissolution étendue de nitrate d'argent. D'un autre côté, il avait eu soin de préparer une solution où il entrait 1 partie de sucre de lait dans 10 parties d'eau, et il mélangeait cette solution avec 8 à 10 fois son volume de la liqueur d'argent préparée ci-dessus. Il faut ensuite verser ce dernier mélange dans une cuve, où le verre à argenter est disposé horizontalement, à $0^m,015$ du fond; on continue de verser, jusqu'à ce que la face inférieure du verre soit uniformément baignée. D'après Liebig, il se dépose sur le verre $2^{gr},2$ d'argent par mètre carré; le reste tombe au fond de la cuve ou s'attache à ses parois. La lessive de soude peut être remplacée par du glucosate de chaux, ajouté à 1/6 de son volume d'une solution de nitrate d'argent ammoniacal où l'ammoniaque ne doit pas être en excès.

Voici maintenant le procédé que recommande Petit-Jean : 100 grammes de nitrate d'argent sont traités par 62 grammes d'ammoniaque liquide concentrée, à laquelle on ajoute 500 grammes d'eau distillée. Le tout est filtré. On étend ensuite cette solution de 16 fois son volume d'eau distillée et l'on y verse goutte à goutte, en agitant fortement, $7^{gr},5$ d'acide tartrique préalablement dissous dans 30 grammes d'eau distillée. C'est la liqueur n° 1. Pour obtenir la liqueur n° 2, on procède exactement de la même manière, sauf que la quantité d'acide tartrique doit être doublée. Après avoir décapé et lavé la glace, on la place sur une table métallique chauffée à 45° ou 50° et recouverte de toile cirée ou vernie; on verse sur sa surface la liqueur n° 1, et, au bout de vingt à vingt-cinq minutes, la couche d'argent est déjà formée. On incline alors la glace d'un côté, on la lave avec une peau de chamois et ensuite avec de l'eau un peu tiède; on remet la glace dans sa position horizontale et on y verse la liqueur n° 2. En douze à quinze minutes, l'opération est terminée et le dépôt est complet; il ne reste plus qu'à laver la couche d'argent, la faire sécher et la recouvrir d'une couche de peinture.

ARGÈS s. m. (ar-jèss). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des siluroïdes, voisin des pimélodes.

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères : dents bifides, à pointes recourbées en dedans, disposées sur une bande étroite vers l'extrémité de la bouche; celle-ci munie de deux lèvres à bords membraneux, formant une sorte de ventouse, et de deux barbillons larges et aplatis; dorsale petite; nageoire adipeuse longue, les autres ayant leur premier rayon prolongé en filet. Les deux espèces connues de ce genre sont : le sabalo, poisson sans vessie natatoire, qui habite les eaux douces du haut Pérou et dont la chair est très-estimée des habitants; l'*argès* cyclope, appelé par Humboldt pimélode cyclope. Cette dernière espèce est des plus curieuses par la singularité de son habitat : l'*argès* cyclope est rejeté en quantité prodigieuse par les éruptions du Cotopaxi, de l'Imbaburu et d'autres volcans péruviens. Le fait de poissons habitant les eaux souterraines n'est pas absolument rare; mais ce qu'il y a ici de particulièrement étonnant, c'est que des animaux quelconques puissent vivre dans des eaux que le voisinage des volcans doit chauffer à une haute température, c'est qu'ils y puissent trouver l'air nécessaire à leur respiration. Malgré ces causes, qui sembleraient devoir détruire toute trace de vie, on a vu, pendant certaines éruptions, les *pregnadillas* (c'est le nom que les habitants donnent à ces poissons) sortir par millions avec les eaux boueuses et fumantes que rejetait le cratère. Leur nombre a été si grand en 1691, que l'air, empesté par la putréfaction de leurs cadavres, causa une épidémie dans les environs de la ville d'Ibara, voisine de l'Imbabaru. Sept ans plus tard, la cime du Cargueirazo s'étant affaissée, le pays environnant fut inondé d'une eau fangeuse et fumante où grouillaient les *pregnadillas*.

ARGÈS, un des Cyclopes, fils d'Uranus et de la Terre, époux de la nymphe Phrygie, qui le rendit père de trois fils, Atron, Atréneste et Deusus.

ARGIE, femme de Polybe et mère d'Argus, constructeur du vaisseau *Argo*. ‖ Fille de Pontus et de Thalassa. ‖ Fille d'Antésion et petite-fille de Tisamène. Elle épousa Aristo-

dème, qui la rendit mère de deux jumeaux, Eurysthène et Proclès. ‖ Sœur et femme d'Inachus, mère d'Egialée, de Phoronée et d'Io, et aussi d'Argus Panopte, suivant Apollodore.

***ARGIENNE**, surnom de Junon, à Argos. Sa statue était d'or et d'ivoire; la déesse tenait une grenade d'une main, et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou, oiseau dont Jupiter avait pris la forme pour se faire aimer d'elle. Sous ses pieds étaient une peau de lion et un cep de vigne, emblèmes de sa haine envers Hercule et Bacchus.

***ARGILE** s. f. — **Encycl.** MM. Laurent, Malaguti, Marignac, Salvétat et d'autres savants ont analysé avec beaucoup de soin les *argiles* qu'on est convenu de considérer comme types. Les résultats qu'ils ont obtenus se trouvent indiqués dans les deux tableaux suivants, que nous empruntons au *Dictionnaire des arts et des manufactures :*

ARGILES DE FRANCE.

LOCALITÉS.	POUR 100 PARTIES D'ARGILE SÉCHÉE A + 100° CENTIGRADES.					
	Eau.	Silice.	Alumine.	Oxyde de fer	Chaux.	Magnésie.
Abondant	13,10	50,60	35,20	0,40	»	»
Arcueil	11,01	62,14	22,00	3,09	1,68	traces.
Belin	8,64	63,57	27,45	0,15	0,55	traces.
Echassières	16,40	49,20	34,00	»	»	»
Etrépigny	9,96	70,00	18,50	0,50	0,75	traces.
Forges	11,00	65,00	24,00	traces.	»	»
Gaujac	14,50	46,50	38,10	»	traces.	»
Hayanges	7,50	66,10	19,80	6,30	»	»
Labouchade	12,00	55,40	26,40	4,20	»	»
Leyval	12,60	52,00	31,60	4,40	»	»
Livernon	18,00	49,00	24,00	6,26	2,00	»
La Malaise	15,00	52,55	26,50	0,55	3,00	1,50
Montereau	10,00	64,40	24,60	traces.	»	»
Provins	»	57,00	37,00	4.00	1,70	»
Retourneloup	16,96	42,00	38,96	0,85	1,04	0,17
Salavas	11,05	58,76	25,10	2,50	traces.	2,51
Savaignies	»	65,00	31,00	1,00	traces.	2,00
Vaugirard	14,58	51,84	26,10	4,91	2,25	0,23

ARGILES ÉTRANGÈRES.

LOCALITÉS.	POUR 100 PARTIES D'ARGILE SÉCHÉE A + 100° CENTIGRADES.					
	Eau.	Silice.	Alumine.	Oxyde de fer	Chaux.	Magnésie.
Klingenberg	16,00	48,32	32,48	1,52	1,64	traces.
Strasbourg	12,00	66,70	18,20	1,60	»	0,60
Bornholm	5,92	72,50	19,50	1,00	0,50	0,50
Helsingborg	9,00	60,70	20,45	7,93	0,55	0,47
Gloukoff	16,50	46,35	37,00	»	»	0,15
Devon	11,20	49,60	37,40	»	»	»
Longport	10,60	54,50	16,50	3,13	3,37	»
Stourbridge	17,34	45,25	28,77	7,72	0,47	»
Andennes	19,00	52,00	27,00	2,00	»	»
Antragues	9,00	71,00	19,00	»	»	»
Lautersheim	13,56	49,00	33,09	2,10	2,00	0,20
Valendar	6,75	65,27	24,19	1,00	»	2,02
Grossafemerode	14,00	47,50	34,37	1,24	0,50	1,00
Loshhaya	11,70	61,52	20,92	0,50	0,02	4,97
Theuberg	10,00	58,39	27,94	traces.	0,74	1,00
Gottweith	10,00	65,60	20,75	2,00	1,55	traces.

Il faut remarquer que toutes ces *argiles* contiennent ou peuvent contenir en petite quantité de la potasse et de la soude qui n'ont pas été dosées, et la présence de cet alcali peut modifier un peu les qualités que la richesse des *argiles* en alumine semblerait indiquer.

ARGILEONIS, mère de Brasidas, chef spartiate. Elle est restée célèbre dans l'histoire classique pour une réponse qu'elle aurait faite aux ambassadeurs d'Amphipolis, qui venaient lui annoncer la mort de son fils. Cette nouvelle n'aurait arraché à la mère de Brasidas que ces mots : « S'est-il conduit bravement? » Les envoyés ayant répondu que Brasidas était le plus brave des Spartiates, elle leur déclara qu'ils se trompaient et qu'il restait à Sparte bien des citoyens plus braves que lui. Cette réponse, qui prouvait peut-être des sentiments plus patriotiques que naturels, fut admirée de tous et valut une récompense à la mère de Brasidas.

ARGILITE s. f. (ar-ji-li-te — rad. *argile*). Géol. Roche argiliforme.

ARGILLACÉ, ÉE adj. (ar-ji-la-sé — rad. *argile*). Qui a l'aspect ou la consistance de l'argile.

ARGILLATA ou **ARGELLATA**, médecin italien, né à Bologne dans la seconde moitié du XIVe siècle, mort dans la même ville en 1423. Il enseigna durant quelques années la médecine, l'astrologie et même la logique, puis dirigea ses efforts vers l'étude de la chirurgie, à laquelle il fit faire quelques progrès. Il a laissé quelques observations anatomiques pleines d'intérêt. On lui doit une collection de mémoires sur les matières qui firent l'objet de ses études; ces mémoires, réunis sous le titre de *Chirurgiæ libri sex*, ont été pour la première fois publiés à Venise en 1480. On en a fait de fréquentes rééditions pendant les vingt années qui suivirent la première publication.

Les ouvrages de ce médecin sont pleins de faits empruntés à Avicenne et à Gui de Chauliac; ils contiennent cependant des observations originales, qui en constituent surtout le mérite.

ARGINUSSA, un des noms de Vénus Uranie, chez les Scythes.

ARGIOPE, fille de Teuthras, roi de Mysie, et femme de Télèphe. ‖ Nymphe, épouse de Philammon et mère de Thamyris. Elle est aussi nommée Agriope. ‖ Femme d'Agénor.

ARGIPHONTE, surnom de Mercure, meurtrier d'Argus.

ARGIS (Jules D'), littérateur français, né à Caen (Calvados) en 1814. Il entra dans la cavalerie, servit en Afrique, où il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur, devint chef d'escadron au 7e régiment de cuirassiers et quitta alors le service. M. Jules d'Argis a collaboré à la *Sentinelle de l'armée*, au *Spectateur militaire* et s'est fait connaître tant par des conférences qui ont été remarquées que par des ouvrages littéraires. Nous citerons de lui : les *Six mariages de Henri VIII* (1864); *Etude sur la guerre de la succession d'Espagne; Sainte Marguerite d'Ecosse;* le *Roman de l'histoire* (1873); l'*Athénée de Verdun* (1874); *Heures académiques* (1875); *Jeux de plume* (1875).

ARGISSE, ancienne ville de la Grèce (Thessalie), sur le Pénée, à l'O. de Larisse. Les habitants de cette ville allèrent au siége de Troie, sous la conduite de leur chef Polypétès. (*Iliade.*)

ARGIUS, un des cinquante Egyptides, époux d'Evippé.

ARGON, Héraclide, fils d'Alcée. Hérodote le fait régner en Lydie cinq cents ans avant Gygès.

***ARGONAUTES.** — L'expédition des Argonautes, un des mythes les plus célèbres de l'antiquité et qui a été chanté par les poëtes de tous les temps, a été embellie et surchargée de variantes par les anciens, tant en ce qui a trait aux péripéties du voyage de ces héros aventuriers qu'en ce qui concerne les contrées diverses où ils abordèrent. Nous allons en indiquer les points principaux et compléter ainsi les détails que nous avons donnés dans divers endroits du *Grand Dictionnaire*, mais, auparavant, nous devons présenter au lecteur, par ordre alphabétique, la liste des principaux et des plus connus d'entre les Argonautes, répétant même quelques noms déjà cités à l'article ARGONAUTES, tome Ier. Ce sont : Acaste, Actor, Admète, Amphiaraüs, Ancée, Aréius, Argus, fils d'Arestor et constructeur de l'*Argo;* Argus, fils de Phryxus; Atalante, Augias, Autolicus, Butès, Calaïs, Castor, Céphée, Clyménus, Clytius, Echion, Erginus, Ethalidès, le héraut des Argonautes; Euphémus, pilote en second; Eurytus, Glaucus, Hercule, Hylas, Idas, Idmon, Iphiclès, fils de Phylacus; Iphiclès, fils de Thestius; Jason, le chef de l'expédition (quelques auteurs veulent que ce chef fût Hercule); Laërte, Lyncée, aux yeux perçants; Mélas, Méléagre, Ménétius, Mopsus, Nauplius, Nestor, Oïlée, Orphée, Palémon, Pélée, Phaléros, Philammon, Pollux, Polyphème, Talaüs, Télamon, Thésée, Tiphys, le pilote; Tydée, Zétès.

Départ et arrivée des Argonautes. Montés sur le navire *Argo*, sous la conduite de Jason (v. ARGO, au tome Ier, et JASON, au tome IX), les Argonautes partent d'Aphétès ou Aphormion, en Iolchos, et, poussés par une tempête, abordent au cap Ligéen, où Hercule délivre Hésione, fille de Laomédon, du monstre marin qui allait la dévorer. Reprenant leur voyage, ils arrivent à l'île de Lemnos, où ils débarquent et passent quelque temps près des femmes du pays, qui avaient tué leurs maris, puis touchent à Samothrace et pénètrent dans l'Hellespont, où ils ont à combattre les pirates tyrrhéniens. Ils descendent ensuite chez les Dolopes, dont le roi, Cyzique, les reçoit avec bienveillance et où se passe l'épisode raconté à l'article JASON (tome IX). En quittant cette contrée, ils sont assaillis par une tempête furieuse, et, après une longue lutte contre les éléments déchaînés, ils parviennent à aborder à Blyndacos, en Mysie, où ils sont reçus en amis. Tandis qu'ils se livrent à la joie du festin que leur offrent les habitants pour leur faire oublier leurs fatigues, Hercule va à la recherche d'un arbre pour se faire une rame; Hylas s'écarte aussi, mais il est enlevé par les nymphes. Alors Hercule, suivi de Polyphème, court après lui, et pendant ce temps les Argonautes prennent la mer, abandonnant les deux héros; ils abordent le lendemain au pays des Bébryces (Bithynie), dont le roi, le féroce Amycus, les défie au combat du ceste; Pollux accepte et tue Amycus. Les Argonautes, attaqués par les Bébryces, qui veulent venger leur roi, les repoussent, reprennent le large et arrivent à Salmydessus (aujourd'hui *Midiah*), où le devin Phinée, que Calaïs et Zétès délivrent des Harpies qui le tourmentaient, leur indique le moyen de passer à travers les îles Symplégades (*Cyanées*, dans la mer Noire); c'étaient des espèces de rochers qui tour à tour s'écartaient et se rapprochaient, prêts à engloutir le navire qui s'engageait entre eux. Aidés par les conseils de Phinée, les Argonautes échappent à ce danger (suivant quelques auteurs, ce fut Orphée qui, par les accords de sa lyre, rendit les rochers immobiles) et sont rejetés sur les côtes de la Bithynie, où ils débarquent dans le pays des Maryandiniens. Là, Idmon perd la vie à la chasse; Tiphys, le pilote, meurt, et Ancée le remplace. Les Argonautes poursuivent le cours de leur voyage, passent devant l'embouchure du Parthénius, rangent la ville de Thémiscyre, la capitale du royaume des Amazones, et arrivent dans l'île d'Arétias, en Arcadie, où ils retrouvent les enfants de Phryxus; mais là, ils ont à se défendre de l'attaque des Stymphalides, oiseaux qui lancent leurs plumes d'airain en guise de flèches; Oïlée est blessé; enfin les héros échappent à ce nouveau danger, atteignent l'embouchure du Phase, s'engagent dans le fleuve et abordent à Æa, en Colchide. Ici se place l'épisode de la conquête de la toison d'or, que nous avons raconté au mot TOISON (tome XV, page 260).

Retour des Argonautes. Nous ne suivrons pas les anciens dans leurs diverses versions concernant le chemin parcouru par les Argonautes à leur retour : les uns leur faisant prendre au rebours la route suivie par eux pour se rendre en Colchide; les autres les faisant passer dans l'Océan (quel Océan?) par le Phase, puis traverser les déserts de la Libye (nous voici en Afrique), en portant l'*Argo* sur leurs épaules, atteindre la mer Rouge et arriver dans la Méditerranée par la Cyrénaïque et le lac Tritonis (aujourd'hui *Loudéah*); d'autres enfin leur faisant remonter le Tanaïs jusqu'à ses sources, d'où, après un trajet par terre, pendant lequel l'*Argo* repose toujours sur leurs épaules, ils se rembarquent sur un fleuve qui les conduit dans l'Océan, qu'ils descendent du nord au sud, pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Tous ces itinéraires sont assez difficiles à expliquer. Nous nous contenterons de celui qu'a tracé Apollonius de Rhodes.

Les Argonautes, possesseurs enfin de la toison d'or, s'enfuient de la Colchide, traversent le Pont-Euxin et entrent dans l'Ister (*Danube*); mais les Colchidiens, envoyés à leur poursuite, sont dans l'île d'Artémis et leur barrent le chemin. Profitant de la nuit, Jason et ses compagnons les exterminent, et Absyrte, le frère de Médée, est tué (v. ABSYRTE, au tome Ier). De l'Ister, les Argonautes passent dans l'Eridan (*Pô*), arrivent aux îles Electrides, puis chez les Hylléens, auxquels ils font cadeau d'un trépied, et longent les îles Liburniennes, Corcyre, Mélite, Cérasus et Nymphéa, demeure de Calypso. Mais une tempête, déchaînée par les dieux en punition du meurtre d'Absyrte, les rejette sur les îles Electrides; le morceau de chêne prophétique enchâssé dans l'arrière de l'*Argo* annonce aux héros que leurs misères ne finiront que quand Circé les aura purifiés. Ils remontent alors l'Eridan, d'où ils passent dans le Rhône, descendent ce dernier fleuve, arrivent aux îles Stéchades (îles d'*Hyères*), et enfin à Æa, dans l'île d'Ethalie (île d'*Elbe*), où demeure Circé. La purification accomplie, ils repartent, rencontrent les sirènes, dont ils bravent les accents, grâce au chant divin d'Apollon qui couvre la voix de ces monstres; Butès seul se précipite à la mer, mais il est sauvé par Vénus. Les héros poursuivent, passent impunément entre Charybde et Scylla, protégés qu'ils sont par Téthys et par les Néréides, et abordent à l'île de Drépane, chez les Phéaciens, où a lieu le mariage de Jason et de Médée (v. ALCINOÜS, dans ce *Supplément*). Ils reprennent la mer, reconnaissent les îles Echinades et sont en vue du Péloponèse, lorsqu'une tempête les pousse sur les Syrtes, où ils sont sauvés par des nymphes libyennes. D'après le conseil de Neptune, ils chargent l'*Argo* sur leurs épaules et le portent pendant douze jours et douze nuits jusqu'au lac Tritonis. Le dieu de ce lac, auquel ils ont offert un trépied, leur fait présent d'un vase divin et leur indique leur route. Ils partent, arrivent à l'île de Carpathos (*Scarpanto*), puis en Crète, dont le roi, Talus, s'oppose à leur débarquement, et ils sont menacés d'un naufrage près des Sporades, lorsqu'ils sont sauvés par Apollon qui leur indique l'île d'Anaphe, où ils sacrifient à ce dieu, qu'ils adorent sous le nom d'Eglète (*rayonnant*). Ils lancent ensuite à la mer le vase qu'ils ont reçu du dieu du lac Tritonis, et aussitôt une île surgit des flots, l'île Théra (*Santorin*). Ils abordent enfin à Egine, et de là se rendent dans leur patrie.

ARGONAUTIER s. m. (ar-go-nô-ti-é — rad. *argonaute*). Moll. Animal de l'argonaute, dans la nomenclature de Lamarck.

***ARGOPHYLLÉES** s. f. pl. (ar-go-fil-lé). Bot. Sous-genre de plantes, de la famille des composées, du genre eurybie.

ARGOS, ancien nom du Péloponèse et de la Grèce entière.

ARGOS, ancienne ville de la Thessalie, sur le golfe Pélasgique. Quelques géographes pensent que cette ville est la même que Larisse. ‖ Ancienne ville de la Cilicie, près du mont Taurus. Elle fut appelée plus tard Argiopolis. ‖ Ancienne ville de l'île de Nisyros, une des Cyclades. ‖ Ancienne ville de la Grèce, près de Trézène. ‖ Ancienne ville de l'Asie Mineure, dans la Carie.

ARGOS ORESTICUM, ancienne ville de l'Orestiade, contrée de l'Epire. Sa fondation était attribuée à Oreste.

***ARGUEIL**, village de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. de Neufchâtel, sur un affluent de l'Andelle; pop. aggl., 326 hab. — pop. tot., 428 hab. Beau château avec parc. On a trouvé sur le territoire de cette commune des vases antiques et des armes en fer.

ARGUIJO, ARGUIXO ou **ARGUISO** (Juan DE), poëte et musicien espagnol, né à Séville dans la seconde moitié du XVIe siècle, mort vers 1630. Arguijo jouissait d'une fortune considérable, qu'il dépensait largement. Il s'était composé une petite cour dans laquelle figuraient naturellement de nombreux poëtes, parmi lesquels on peut citer des hommes de génie, entre autres Lope de Vega. Les amis d'Arguijo ont célébré son génie, mais ses œuvres étant à peu près complétement perdues, on ne sait si elles méritaient les éloges que décernèrent à leur auteur des amis suspects de louer l'amphitryon au moins autant que le poëte.

On a d'Arguijo un chant fait sur la mort d'un ami et qui a été inséré dans le *Parnaso español*. Un de ses sonnets figure dans l'*Histoire de la poésie* de Bouterweck. On lui doit encore une pièce ayant pour titre : *Relaccion de las fiestas que hizo in Sevilla don Melchior de la Alcazar en obsequio de la immaculada concepcion.*

ARGUMENTUM BACULINUM, Argument du bâton ou Argument au bâton. C'est la dernière riposte de l'adversaire mis au pied du mur et qui, n'ayant aucune bonne raison à donner, joue du bâton ou des poings fermés. L'*argumentum baculinum* joue, dans les discussions privées, le même rôle que le canon, *ultima ratio regum*, dans les querelles entre monarques ou entre nations; c'est le plus fort qui a le dernier mot.

***ARGUS** s. m. — **Encycl.** Ornith. V. FAISAN, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*, page 55.

ARGUS, personnage de l'antiquité, qui, suivant quelques auteurs, donna son nom à un quartier de Rome, nommé Argilète. Virgile (*Enéide*) raconte qu'Evandre, étant venu s'établir en Italie, offrit l'hospitalité à un certain Argus, qui forma le dessein d'ôter la vie à son hôte, pour régner à sa place. Les gens du prince, ayant découvert ses machinations, le mirent à mort sans l'aveu d'Evandre. Ce dernier, par respect pour les lois de l'hospitalité, fit faire des funérailles à Argus et lui éleva un tombeau dans le lieu qui, depuis, fut appelé Argilète.

ARGUS, fils de Phryxus et de Chalciope, époux de Périmèle, fille d'Admète, et père de

Magnès, qui donna son nom à la Magnésie. Il fut un des Argonautes. ‖ Fils de Jupiter et de Niobé, fille de Phoronée; suivant d'autres, fils d'Apis. Il fut le quatrième roi d'Argos depuis Inachus et épousa Evadné, fille du fleuve Strymon et de Néère, et en eut Iasus, Epidaure, Tiryns, Criasus et Piranthe. Quelques auteurs font Iasus fils d'Argus et d'Ismène, fille d'Asope et de Métope. Argus avait son tombeau à Argos, et un bois lui était consacré. ‖ Un des chiens d'Actéon.

***ARGUS PANOPTÈS.** — L'Argus Panoptès des Grecs était fils d'Agénor ou d'Arestor, suivant certains auteurs; fils d'Inachus ou d'Argus et d'Ismène, suivant d'autres; enfin, suivant Hygin, qui en fait le constructeur du navire *Argo*, il était fils de Polybe et d'Argie. Il était d'une force et d'un courage extraordinaires, servi qu'il était, d'ailleurs, par ses cent yeux, et il délivra l'Arcadie d'un taureau énorme qui la désolait; la monstrueuse Echidna périt de même sous ses coups.

Les Egyptiens faisaient cet Argus frère de leur ancien roi Osiris. Avant de partir pour la conquête de l'Inde, ce prince avait laissé la régence à Isis, en lui donnant Argus pour ministre, Mercure pour conseil et Hercule pour chef d'armée. Argus, qui était un administrateur habile, avait placé dans les principales villes, pour lui rendre compte de ce qui s'y passait, cent intendants, qui furent nommés les cent yeux d'Argus. Mais bientôt l'ambition s'empara de son âme, et, profitant de l'éloignement d'Hercule, qui était parti visiter les confins extrêmes de l'Afrique, il se révolta, enferma Isis dans une tour et se fit proclamer roi dans les villes administrées par ses intendants. Ce fut alors que Mercure, regardé par Argus comme peu redoutable, à cause de sa passion pour les sciences qui étaient son unique occupation, rassembla des troupes, marcha contre lui, le vainquit et lui coupa la tête. Cette fable est empruntée, pour la plus grande partie, au mythe de Typhon et d'Osiris.

ARGUZIE s. f. (ar-gu-zî). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées. Syn. de TOURNEFORTIE.

ARGY (Charles-Henri-Louis D'), officier et écrivain français, né à Malmy (Ardennes) en 1805, mort à Rome en 1870. Il entra dans l'armée sous la Restauration, servit dans l'infanterie, gagna quelques-uns de ses grades en Afrique et fut promu, le 30 juin 1859, colonel du 53e régiment de ligne, avec lequel il fit la campagne d'Italie. M. d'Argy fonda et dirigea l'école normale gymnastique de Vincennes et fut promu commandeur de la Légion d'honneur en 1864. Ayant été mis à la retraite deux ans plus tard, il obtint l'autorisation d'entrer au service du pape et prit le commandement de la légion d'Antibes, qui s'établit à Civita-Vecchia et qui était destinée à remplacer le corps expéditionnaire français à Rome. Il mourut peu de temps avant l'occupation de cette ville par les troupes italiennes. Outre de nombreux rapports, restés manuscrits, sur des questions relatives à la gymnastique et à des inventions militaires, on lui doit : *Gymnastique des Perses modernes* (1839, in-8°); *Escrime du fusil, appliquée aux tirailleurs* (1842, in-18); *Extrait de l'instruction pour l'enseignement de la gymnastique dans les corps de troupes et les établissements militaires* (1850, in-18); *Tableau général des exercices gymnastiques avec des commandements en regard* (1852, in-18); *Instruction pour l'enseignement élémentaire de la natation dans l'armée* (1863, in-18).

ARGYCTIUS s. m. (ar-ji-kti-uss). Ichthyol. Genre de poissons. Syn. de BRACHYPTÈRE.

***ARGYLE** ou **ARGYLL** (George-John-Douglas CAMPBELL, duc D'), pair d'Angleterre. — C'est à tort que nous l'avons indiqué comme mort en 1863. Lorsque, au mois de décembre 1868, M. Gladstone fut chargé de former un nouveau cabinet, le duc d'Argyle y entra comme ministre de l'Inde et conserva ces fonctions jusqu'à la chute du ministère, en février 1874.

ARGYNÉES s. f. pl. (ar-gi-né — rad. *argyé*). Ornith. Tribu de passereaux, de la famille des saxicolidées, comprenant les genres argye et thamnobie.

ARGYPHIA, épouse d'Egyptus et mère de Lyncée et de Protée.

ARGYRANTHE s. m. (ar-gi-ran-te — du gr. *arguros*, argent; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'ANAXETON.

ARGYRIASIS s. m. (ar-ji-ri-a-ziss — du gr. *argurion*, argent). Granules métalliques qui se forment dans la muqueuse intestinale, dans le rein, le poumon, etc., chez les personnes qui ont pris à l'intérieur des préparations contenant de l'azotate d'argent.

ARGYRIPPE, ancienne ville de l'Italie. V. ARGOS HIPPIUM, au tome Ier du *Grand Dictionnaire.*

ARGYROPELECUS s. m. (ar-ji-ro-pé-lé-kuss — du gr. *arguros*, argent; *pelekus*, hache). Ichthyol. Genre de poissons. Syn. de STERNOPTYX.

ARGYROPHYTON s. m. (ar-ji-ro-fi-ton — du gr. *arguros*, argent; *phuton*, plante). Bot. Syn. d'ARGYROXIPHION.

***ARGYROPOULO** (Périclès), jurisconsulte et homme d'Etat grec. — Il est mort en 1860. Le 22 septembre 1856, il avait dû se démettre du portefeuille des affaires étrangères.

ARGYROTOXOS (*qui porte un arc d'argent*), surnom d'Apollon.

ARGYRUM, ancienne ville de Sicile, sur des rochers élevés, à l'ouest de l'Etna. Cette ville, patrie de l'historien Diodore, était une des plus riches de l'île et elle eut beaucoup à souffrir des rapines de Verrès. C'est aujourd'hui *San-Filippo-d'Argiro.*

ARHIPIS s. f. (a-ri-piss — du gr. *a*, préf. priv.; *rhipis*, éventail). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des sternoxes, comprenant une seule espèce, qui habite Cayenne.

***ARHOPALE** s. m. — Genre de coléoptères, de la famille des longicornes, tribu des cérambycins. Syn. de CRIOCÉPHALE.

***ARHYNCHUS** s. m. (a-rain-kuss — du gr. *a*, préf. priv.; *rhugchos*, bec). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces, qui habitent l'Amérique du Nord.

ARIA, nom d'une ancienne contrée d'Asie. V. ARIE, au tome Ier du *Grand Dictionnaire.*

ARIA ATREBATUM, nom latin d'AIRE.

ARIACÉENS, ancien peuple de la Scythie, près de la mer Caspienne, et voisin des Aorses (contrée des Tartares Usbeks).

ARIAMNÈS Ier, roi de Cappadoce. Il était fils de Datamès et il eut pour frères Ariarathès Ier et Holopherne. Il régna durant cinquante ans et fit fleurir la paix dans ses Etats.

ARIAMNÈS II, roi de Cappadoce. Il succéda à son père Ariarathès II et associa au pouvoir son fils Ariarathès III. Ce dernier lui succéda et gouverna avec sagesse.

ARIANE s. f. (a-ri-a-ne — nom mythol.). Planète télescopique découverte par M. Pogson.

ARIANE, nom donné par Strabon à l'ancienne contrée d'Asie nommée Arie. En général, les Grecs donnaient le nom d'Ariane aux pays désignés par les Orientaux sous la dénomination d'Iran. Selon Strabon, l'Ariane comprenait la Perse, la Médie, la Bactriane et la Sogdiane; il donnait spécialement le nom d'Arie à la partie la plus fertile de l'Ariane. V., au sujet des habitants de ces pays, l'article ARYAS, au tome Ier du *Grand Dictionnaire.*

Ariane montée sur un tigre, groupe de Clésinger. Ce morceau très-remarquable fut exposé en 1868 lors de la vente que l'éminent statuaire fit de nombreuses œuvres qui se trouvaient dans son atelier. « On éprouve en regardant ce groupe colossal, a dit Théophile Gautier, une surprise d'admiration respectueuse, nous dirons presque religieuse. L'idée d'une force inéluctable vous domine. Il n'y a rien là de l'agrément voluptueux de l'*Ariane* de Danecker, qu'on montre à Francfort. C'est l'amante de Thésée, maintenant l'épouse de Bacchus, une femme des grandes races héroïques et mythologiques, symbolisant désormais l'abondance, la fécondité, la force civilisatrice. Calme et fière, elle s'allonge, comme sur un lit de repos, sur le dos du tigre, qui marche, la tête basse, l'œil oblique, à la fois impatient et fier de son fardeau. D'une main, elle écarte sa draperie, découvrant à moitié son beau corps; de l'autre, pleine d'épis et de grappes, elle s'appuie au crâne plat du monstre. Une de ses cuisses se relève, ramenant la jambe repliée, et l'autre pied s'étend vers la croupe du tigre, continuant la belle ligne de l'attitude. Le torse, avec ses seins aigus, ses divisions accusées, ses grands plans, sa musculature puissante, ses chairs marmoréennes, d'où la force n'exclut pas la grâce et la séduction, rappelle le type de femme aimé de Michel-Ange. Cette *Ariane* est sœur de l'*Aurore* et de la *Nuit* si fièrement couchées, à Florence, sur les volutes du tombeau des Médicis. Comme elles, par sa beauté farouche et superbe, elle appartient à cette race de femmes titanesques des mondes primitifs, lorsque la terre, encore jeune et pleine de séve, produisait des êtres splendides et grandioses, dont l'espèce semble aujourd'hui perdue. Si nous avons prononcé le nom de Michel-Ange, ne croyez à aucune imitation volontaire ou involontaire de la part de Clésinger. Il a fait une œuvre parfaitement libre et originale, sortie de sa propre inspiration, qui lui appartient bien tout entière... Avec quel art ce bloc énorme du marbre le plus magnifique est-il fouillé, évidé, travaillé, assoupli sans rien perdre de sa solidité! comme l'artiste est maître de sa matière et la dompte d'une main irrésistible! Quelle tête noble et charmante que celle de l'*Ariane!* quel beau corps, malgré ses muscles, et que cette force reste encore adorablement féminine! Le grand tigre, sans doute ramené de l'Inde par Dionysos dans son triomphe, de sa patte de marbre casserait les reins à tous les tigres vivants; c'est un monstre admirable, à la fois idéal et vrai, bien fait pour porter cette fière maîtresse! Quel effet magique produirait ce groupe superbe, plus colossal encore par la pensée et par l'exécution que par sa taille réelle, au bas de l'escalier d'un palais, dans le fond d'une serre, se détachant d'un rideau de plantes exotiques, devant la muraille verte d'une charmille en un jardin de villa princière, ou bien au péristyle d'un musée! Clésinger n'a rien fait de plus beau, de plus fort, de plus magistral, et il existe peu d'œuvres dans la statuaire antique et moderne qu'on puisse opposer à cette *Ariane.* » L'éloge est quelque peu exagéré sans doute; mais ce groupe est, sans contredit, une des meilleures productions de M. Clésinger.

ARIASPE, ancienne ville de la Drangiane. C'est aujourd'hui DERGASP.

ARIASPES. V. AGRIASPES, dans ce *Supplément.*

ARIBINE s. f. (a-ri-bi-ne — rad. *ariba*). Alcaloïde extrait de l'*ariba rubra*, arbre qui croît dans les forêts vierges du Brésil et dont les indigènes emploient l'écorce à teindre en rouge les étoffes de laine.

ARICIADÉES s. f. pl. (a-ri-si-a-dé). Annél. Syn. d'ARICIENS.

ARICIE, ville ancienne du Latium. Elle était située sur la voie Appia, à 16 milles au S. de Rome. Elle fut fondée par Hippolyte, qui lui donna le nom de son épouse Aricie. Placée au bas d'une colline, elle était défendue par une forteresse qui la dominait.

ARID s. m. (a-rid). Ichthyol. Espèce de poisson du genre rhombe.

ARIDED s. m. (a-ri-dèd). Astron. Nom de l'étoile β qui se trouve à la queue de la constellation du Cygne.

ARIE s. f. (a-rî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des myodaires, comprenant une seule espèce, qui habite la France.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des pomacées. Syn. d'ALIZIER.

ARIE, ancienne ville d'Asie, sur le fleuve Arius, capitale de la région de même nom. C'est aujourd'hui HÉRAT. ‖ Ancienne île du Pont-Euxin, sur la côte du royaume de Pont, vis-à-vis de la ville de Pharnacia (*Keresoun*).

ARIÉE, général perse. Il était l'ami de Cyrus le Jeune et commandait l'aile gauche des Grecs à la bataille de Cunaxa (401 av. J.-C.). A la mort de Cyrus, il demeura fidèle aux Grecs, leur donna un plan de retraite, puis finit par se réconcilier avec le roi de Perse.

***ARIÉGE** (DÉPARTEMENT DE L'), division administrative de la région méridionale de la France. Formé de l'ancien comté de Foix et de quelques dépendances des provinces de Languedoc et de Gascogne, il tire son nom de la rivière qui le traverse dans sa plus grande longueur, du S. au N., et est borné au N. et à l'O. par le département de la Haute-Garonne, à l'E. par les départements de l'Aube et des Pyrénées-Orientales, au S. par le département des Pyrénées-Orientales, par le pays d'Andorre et par les Pyrénées, qui le séparent de l'Espagne; superficie, 489,387 hect., dont 153,600 en terres labourables, 35,889 en prairies naturelles, 12,753 en vignes, 729 en autres cultures arborescentes, 129,427 en pâturages, landes et bruyères; 156,989 en forêts, bois, rivières, cours d'eau, chemins et terres incultes.

Le département de l'Ariége est divisé en 3 arrondissements, comprenant 20 cantons et 336 communes; ch.-l. de préfecture, Foix; sous-préfectures, Pamiers et Saint-Girons; 246,298 hab. Il fait partie de la 17e région militaire, de la 9e inspection des ponts et chaussées, de la 18e conservation des forêts (Toulouse) et de l'arrondissement minéralogique de la même ville; il ressortit à la cour d'appel et à l'académie de Toulouse et forme le diocèse de Pamiers, suffragant de l'archevêché de Toulouse.

Comme tous les départements pyrénéens, le département de l'Ariége se compose de plaines et de montagnes. L'arrondissement de Foix est entièrement montagneux, celui de Saint-Girons l'est aussi dans sa presque totalité; l'arrondissement de Pamiers est complétement en plaine. La partie haute se compose principalement de bois et de pâturages; elle est étagée sur le versant pyrénéen qui descend vers le N. par une série de gradins; la partie basse, située entre l'Ariége et la Garonne, est remarquable par sa fécondité. Tout ce bassin appartient au terrain tertiaire moyen; entre l'Ariége et le Lers, c'est le terrain diluvien qui domine.

Les montagnes se rattachent aux Corbières occidentales et aux Pyrénées centrales par une série de contre-forts confusément enchevêtrés et aux crêtes inabordables pour la plupart; elles s'élèvent graduellement du N. au S., acquièrent une hauteur considérable vers le centre du département et parviennen à leur plus grande élévation sur l'extrême frontière. Les points culminants des Pyrénées centrales sont : le pic de Carlitte (2,921 mèt.), le pic d'Estats (3,141 mèt.), le pic de Montcalm (3,080 mèt.), le pic de Siguer (2,901 mèt.), le pic de Lanoux (2,856 mèt.), le pic de Fontargente (2,788 mèt.); et ceux des Corbières occidentales : le pic de Saint-Barthélemy (2,349 mèt.) et les chaînons qui dominent Saint-Girons, Lavelanet, Foix, Le Mas-d'Azil, tc. Un grand nombre de ports ou cols mettent le département en communication avec l'Espagne; les principaux sont les ports d'Andorre, de Frey-Miquel, de Puy-Maurin, de Fontargente, de Bouet, de Tabascan, d'Ustou, de Salau, d'Orle et de La Hourquette.

Ce département appartient, par l'Ariége, le Salat et l'Arize, au bassin de la Garonne. L'Ariége, qui prend sa source au point central des pays de Foix, du Donnezan et d'Andorre, se grossit d'abord d'une foule de ruisseaux tombés des montagnes, reçoit ensuite quelques affluents plus importants, tels que l'Aston, le Vicdessos, l'Arget, le Crieux, le Lers, et arrose Tarascon, Foix, Pamiers et Saverdun, au-dessous duquel elle pénètre dans le département de la Haute-Garonne; elle charrie des paillettes d'or en quantité assez considérable, surtout entre Crampagnac, au N. de Foix, et Saverdun. Le Salat naît dans le canton d'Oust, près de Couflens, se grossit de l'Aleth, de l'Estours, du Garbet, de l'Arse, du Fouillet, du Lez, qui reçoit lui-même un grand nombre de torrents et de ruisseaux, et entre, au-dessous de La Bastide-du-Salat, dans le département de la Haute-Garonne; il arrose Couflens-de-Bemajou, Seix, Kercabanac, Saint-Lizier et fait mouvoir les forges de Lacourt. L'Arize, née aussi dans le département, canton de Saint-Girons, passe aux forges d'Estagnel, à La Bastide-de-Sérou, à Durban, au Mas-d'Azil et aux Bordes; elle ne reçoit, comme affluent un peu important, que l'Aujol. Sur les montagnes situées au S. des arrondissements de Foix et de Saint-Girons se trouvent plusieurs lacs, dont les principaux sont ceux de Lanoux, de Fontargente, d'Albe et de Saint-Barthélemi.

Le département de l'Ariége n'est agricole qu'en très-faible partie; les récoltes en céréales sont cependant suffisantes pour fournir à la consommation, grâce à l'excellente qualité des terres de la plaine; on y récolte, en outre, beaucoup de maïs, de millet, de fèves, de haricots, de légumes, des fruits excellents de toute espèce, du chanvre et du lin. Le versant sud des montagnes est sec et aride, mais le versant nord offre de beaux pâturages qui nourrissent une grande quantité de bétail; on y fait monter les troupeaux au commencement de l'été et ils y restent toute la belle saison. Les moutons et les chèvres sont seuls de race choisie; les bêtes à cornes sont d'une petite espèce. On élève aussi des mules, des mulets et des chevaux de la race dite de Tarbes, qui est petite, mais pleine de vigueur, recherchée pour sa sobriété et la sûreté de l'allure. Le dépôt d'étalons de Tarbes est pour beaucoup dans son amélioration. Les vignes fournissent annuellement environ 100,000 hectolitres de vin, quantité insuffisante pour la consommation locale; mais quelques crus, tels que ceux des Bordes, de Campagne, de Teilhet et d'Angraviès sont assez renommés. L'agriculture et la viticulture ne peuvent, du reste, fournir du travail à toute la population rurale; une partie de celle-ci émigre dans les départements voisins ou en Espagne. Une ferme-école a été établie, en 1849, à Royat, arrondissement de Pamiers, pour propager les meilleures méthodes; on s'y livre surtout à la sylviculture, qui pourrait être une grande source de richesses pour le département. Il était autrefois couvert d'immenses forêts qu'une exploitation mal entendue a dévastées et qui offrent à peine, en bois de construction et de chauffage, les ressources nécessaires à la population. On commence à y multiplier le chêne-liége, qui donne déjà lieu à un commerce assez étendu; les autres essences dominantes sont le pin, le chêne et le hêtre. Les montagnes sont peuplées de chevreuils, de chamois ou d'isards, de sangliers, de blaireaux, de renards, de loups; on y rencontre aussi des ours. Le petit gibier est abondant, notamment le lapin, le lièvre et la loutre. Les oiseaux de proie, tels que l'aigle, le duc, l'épervier sont aussi très-communs, de même que tout le gibier à plume, oies et canards sauvages, coqs de bruyère, perdrix blanches, bécassines, vanneaux, etc.

L'industrie ariégeoise a pour principale ressource le travail des laines fournies par les grands troupeaux de moutons élevés dans les montagnes. Il y a dans le département de nombreuses manufactures de gros draps, de bonneterie de laine, de tricots; des fabriques de toile, des chapelleries, des fabriques de peignes de corne et de buis. La fabrication du fer y a tenu longtemps une place importante, mais le manque de combustible l'a fait déchoir; une seule mine, celle de Rancié, commune de Sem, est exploitée; elle alimente de nombreuses usines et hauts fourneaux, dont les produits sont regardés comme les meilleurs pour la fabrication de l'acier. On exploite aussi une riche mine d'alun au Mas-d'Azil, et en diverses localités de belles carrières de marbre, de granit, de pierre ollaire ou serpentine, de mica, de jayet, de grès et d'albâtre. Le travail du jayet est porté dans ce département à une rare perfection; c'est un des articles lucratifs du commerce. Notons encore les nombreuses sources minérales qui sont fréquentées sur divers points du département; les principales sont celles d'Aulus, d'Ussat, d'Usson, d'Ax, d'Audinac, de Carcanières, de Foix, de Fonsigues, de Sainte-Quitterie, près de Tarascon, et de Mérens.

Le département est traversé par 4 routes nationales, d'un développement de 288 kilomètres, et par 15 routes départementales, dont le parcours est de 319 kilomètres. Il est, en outre, desservi par un embranchement du réseau du Midi détaché de la ligne de Bor-